

quittent en se flattant réciproquement de s'être trompés. Enfin, la Soubrette arrache à l'orpheline l'aveu de son amour pour Dorville; elle s'imagine que pour mettre ordre au trouble qui commence à naître dans la maison, & pour éviter de plus grands maux, il suffit d'instruire le Baron de la passion de Dorville pour Sophie. Le Baron s'indigne, il regarde cette passion comme une insulte faite à Léonore & à lui-même; il persiste à vouloir que le mariage projeté soit conclu: Lisimon est du même avis. Pendant que tout cela se passoit, on a vu Floricourt aux pieds de Léonore, qui ne paroïssoit pas indifférente à ses galanteries. Dorville espère que cet incident peut tout arranger; mais Floricourt, qui a été la dupe de Dorville, lui annonce malignement que sa déclaration à Léonore n'étoit qu'un jeu concerté entre elle & lui afin d'éveiller sa jalousie. Enfin, le Baron & Lisimon arrivent pour tout terminer. Combat de générosité entre les deux amies, qui ne peuvent consentir à être heureuses aux dépens l'une de l'autre; attendrissement de la part des vieillards; double union de Sophie avec Dorville, & de Floricourt avec Léonore.

Cet Ouvrage est ou d'un très jeune homme ou d'un Auteur très-récemment entré dans la carrière Dramatique. Rien ne motive son titre; car tous les aveux qui s'y font, loin d'être imprévus, sont au contraire tous prévus, ou au moins pressentis. L'action ne

manque pas de raison, mais elle est lente & un peu froide; elle est d'ailleurs chargée d'incidens dont le choix n'est pas toujours heureux, & de personnages dont l'utilité n'est point assez apparente. Nous ne parlons pas de ceux de Lisimon & du Baron; leur présence sert à établir les bienséances, & sauve leur foiblesse; mais qu'est-ce que Léonore? aime-t-elle ou n'aime-t-elle point? consent-elle à épouser Dorville par inclination ou par obéissance? Rien ne le dit. Cette jeune personne n'éprouve aucun trouble, aucune contrainte; passive par-tout, dans aucune situation elle n'est agissante, & néanmoins il est question d'un hymen qui doit faire le bonheur ou le malheur de sa vie. Le caractère de Floricourt seroit très-comique s'il étoit mieux prononcé, mais il n'est qu'indiqué. Le moyen dont se sert Finette pour remettre à Sophie la lettre de Dorville est au moins hasarde; il suppose entre cette jeune personne & la Soubrette une familiarité blâmable, sur-tout aujourd'hui. Les femmes-de-chambre confidentes ne sont pas rares dans la Société; mais elles n'y portent pas le nom de confidentes, & on les a bannies du Théâtre par des raisons de décence. Chez les femmes honnêtes, principalement auprès des Demoiselles bien nées, les Suivantes ne sont que des Domestiques, & l'on ne voit point entre les unes & les autres ce ton de liberté dont notre Scène a long-temps offert des modèles trop

dangereux pour les mœurs. Le ton de l'ancienne Comédie, il faut le dire, a quelquefois égaré les Auteurs modernes sur la peinture des usages existans. Nous glissons sur les détails; nous demandons seulement à l'Auteur pourquoi il a répété les lieux communs dont nos vieilles Comédies sont pleines sur l'indiscretion des femmes? Tout cela est usé, rebattu, & même trivial. Voilà beaucoup de critiques, nous en pourrions faire davantage; nous nous arrêtons, parce que l'Auteur paroît mériter qu'on lui propose des avis, & non pas qu'on lui donne du chagrin. Nous avons remarqué dans sa Comédie des Scènes bien apperçues, & dont l'intention est vraiment comique. On voit qu'il y manque de l'expérience & de l'habitude; mais on y voit aussi un fonds de talent qui donne des espérances & qui inspire de l'intérêt. Nous invitons l'Auteur à mieux approfondir ses sujets, à éviter la prolixité; nous croyons, après cela, qu'il ne lui sera pas très-difficile d'obtenir des succès.

ANNONCES ET NOTICES.

GRAMMAIRE des Dames, où l'on trouvera des Principes sûrs & faciles pour apprendre à orthographier correctement la Langue Française, avec les moyens de connoître les expressions provinciales, de les éviter & de prévenir chez les jeunes Dames.

elles l'habitude d'une prononciation vicieuse ; par M. de Prunay, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis. Prix, 2 liv. 10 sols broché. A Paris, du fonds de Lottin l'aîné, chez Eugène Onfroy, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint Michel.

ANALOGIE de l'Electricité & du Magnétisme, ou Recueil de Mémoires couronnés par l'Académie de Bavière, avec des Notes & des Dissertations nouvelles, par M. J. H. Van Swinden, ci-devant Professeur à l'Université de Francquer, actuellement Professeur de Physique & de Mathématiques à Amsterdam, Membre de plusieurs Académies, &c., 3 Vol. in 8°. Prix, 12 liv. A la Haie, aux dépens de la Compagnie; & se trouve à Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

La matière que traitent les différens Mémoires qui composent ce Recueil est devenue plus curieuse & plus intéressante que jamais. Ces différens Ouvrages ne pourront être lus qu'avec fruit, & les Notes dont ils sont accompagnés doivent beaucoup ajouter à leur utilité.

RECUEIL chantant, avec Accompagnement de Harpe ou Forte Piano & une Flûte obligée, dédié à M. le Comte de la Bédécque, par M. Muffard, Maître de Flûte. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, rue Aubry-le-Boucher, maison du Marchand de Vin, & aux Adresses ordinaires de Musique.

M. Muffard a mis à contribution les plus habiles Compositeurs tant étrangers que nationaux il en a tiré les Airs les plus neufs & les plus agréables : en un mot, ce Recueil, fait avec goût, doit plaire aux Amateurs, & principalement à ceux pour qui la Musique n'est qu'un délassement d'affaires plus importantes.

RECUEIL contenant le Plan général & les Détails des Jardins Pittoresques du Désert près Saint Germain-en Luye, appartenant à M. de Monville, en vingt-six Planches. Prix, 12 liv. A Paris, chez le sieur Lerouge, Ingénieur-Géographe du Roi, rue des grands Augustins. Ce Recueil fait le treizième Cahier des Jardins Anglo-Chinois.

TOMBEAU de Messire E. F. Duc de Choiseul-Amboise, Pair de France, &c. A Paris, chez Lichomme, rue de Bièvre, n°. 18; Alibert, Marchand d'Estampes, rue de Froidmanteau, & à Versailles, chez Blaisot, Libraire. Prix, 1 liv. 4 sols.

PORTRAIT de M. Necker, ancien Directeur-Général des Finances, destiné à être mis à la tête de ses Ouvrages, in-8°. gravé d'après le Tableau Original de M. Duplessis, Peintre du Roi, par Augustin de Saint-Aubin, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque. A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, n°. 54.

On a fait tirer quelques Epreuves de ce Portrait fort bien gravé & fort ressemblant dans le format in-4°. dont le prix est de 3 liv. Celui de l'in-8°. est 1 liv. 10 sols.

RÉPRIMANDE Maternelle, gravé d'après de Peters, Peintre du Roi de Dannemarck, par Chevillet, Graveur de Sa Majesté Impériale & Royale. A Paris, chez l'Auteur, rue des Maçons, n°. 14.

Cette Estampe représente une Mère grondant sa Fille, qui lâche sous son tabellier une poupée dont on voit sortir la tête; d'autres enfans complètent le Tableau, qui a de l'effet & de la vérité,

RECUEILS d'Air en Duo choisis dans différens

Opéras & Opéras Comiques pour deux Clarinettes, par M. Amand Vanderhaghen. Prix, 7 livres 4 sols port franc par la poste. — Numéros 28 & 29 du *Journal de Harpe*, par les meilleurs Maîtres. Prix, séparément 12 sols. Abonnement pour cinquante-deux Livraisons 25 livres port franc. A Paris, chez Leduc, Marchand de Musique, rue du Roule, à la Croix d'or, n°. 6.

Fautes à corriger dans le dernier Mercure, Article Nécrologie.

Page 36, ligne 7: *De nous avoir développé les secrets d'un Art enchanteur; lisez, de nous avoir apporté des lumières sur un Art enchanteur.*

Pages 37 & 38, lignes 37 & première: *Qui dilate l'âme d'un jeune homme qui voit se lever devant lui l'aurore d'une réputation brillante; lisez, que produit dans l'âme d'un jeune homme le premier éclat d'une réputation brillante.*

T A B L E

<i>P</i> LAISIRS des bords de la mer,	49	soise,	63
Portrait d'Irène,	58	Les Lunes du Cousin Jacques,	74
Charade, Enigme & Logo-gryphe,	61	Variétés,	78
Fin de l'Extrait sur l'Université de la Langue Fran-		Académie Roy. de Musiq. Comédie Italienne, Annonces & Notices,	82 89 99

A P P R O B A T I O N.

FAI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 13 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 12 Août 1735. GUIDI.

M E R C U R E
D E F R A N C E.

S A M E D I 20 A O U T 1785.

P I E C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

L'ANE FACÉTIEUX, Fable.

UN Baudet, le Caton de tout son voisinage,
Enfin se laissa d'être un grave personnage.
Assez jusqu'à présent j'ai dans le sérieux
Fait briller mon esprit; changeons un peu de style;
L'enjoué plaît, mais il est difficile;
Hé bien, c'est ce qu'il faut pour un génie heureux.
Ainsi notre grison, tout plein de son mérite,
Se parloit à lui-même, & brûloit du désir
D'en venir à l'effet. Pour ce faire, il invite
Les autres animaux, leur promet du plaisir
S'ils veulent un tel jour, à tel endroit se rendre.

Je veux, leur dit il, vous surprendre;
Oui, je vous ferai rire; en un mot, à présent

N^o. 34, 20 Août 1785. E

Je suis animal très-plaisant.

Cela paroît nouveau , chacun le veut entendre :
Le jour vient ; l'on se trouve à l'endroit indiqué.

Tout le monde étant assemblé ,

Monsieur Martin ne se fait point attendre.

Sur la scène d'abord il monte hardiment ,

S'ajuste , se prépare à faire des merveilles ;

Puis du geste voulant se donner l'agrément ,

Il fait mouvoit artistement

Ses pieds , ses yeux , sa queue , encor mieux ses oreilles ;

Mais à nos pauvres écoutans

Il débite pour tout comique

Une centaine de *hi-hans*

Prononcés sur le ton le plus mélancolique.

Si cela régala ses gens

Besoin je crois n'est qu'on le dise.

Mais l'orgueilleux baudet essuya rude crise

En se voyant berné , honni , chassé

Par l'auditoire courroucé.

Que de gens à présent font pareille sottise !

Combien est-il d'esprits qui , lourdauds & pesans ,

En un mot , comme lui , vrais roussins d'Arcadie ,

Veulent pourtant être plaisans

Et nous donner la Comédie !

(Par M. de Roucelle , Commissaire des Guerres
de la Maison Militaire de Monsieur.)



Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Lapin*; celui de l'Énigme est *Camail* *; celui du Logogryphe est *Marteau*, où l'on trouve *rate*, *rateau*, *arme*, *eau*, *trame*, *rat*, *art*, *âme*, *mât*.

CHARADE.

MON premier, cher Lecteur, au chant est employé;
Si mon autre partie r'offre l'obscurité,
Mon tout de mon second te donne la moitié.

ÉNIGME.

SANS souci, sans fatigue,
Sans cabale & sans brigue,

* *Camail*, cap de maille, ou mantelet dont les anciens Chevaliers couvroient leurs casques & leurs écus; on en voit encore du temps de Bertrand du Guesclin. La ressemblance a fait ainsi nommer le camail des Prélats; les Abbés portent le camail en noir ou en blanc, les Evêques en violet, les Cardinaux en rouge, & le Pape en blanc.

E ij

Sans crédit, sans amis,

Lecteur, je m'enrichis.

Dans ma maison l'on vient en foule ;

Du hasard inconstant la boule

Pour moi roule très-constamment ;

Je reçois tout sérieusement.

Simple, modeste & sans parure,

Jamais je ne souris aux biens de la Nature,

A tous je fais un froid accueil ;

Mais quelquefois j'ai de l'orgueil.

Vous, que ce vice blesse,

Passiez-moi donc cette foiblesse.

Eh quoi! chacun n'a-t'il pas ses défauts?

Le mien n'est dû qu'au vain esprit des gros,

Qui follement veulent que je décèle

Par un côté les biens que je recèle.

Qu'as-tu dit, babillard? Te voilà tout à nu!

Eh! d'accord, cher Lecteur, je veux être connu.

Pour toi je ne puis disparaître,

Et c'est le temps de me connoître,

Ou jamais non, puis qu'entrant sous mon toit,

J'y suis, & cependant personne ne me voit.

(*Par M. l'Abbé Laffugne, Vicaire de
Meymac, en Limousin.*)

LOGOGRYPHE.

PAR la vertu de ma substance
Sur quatre pieds je file en France ;
Plein de bonté , dans mes pieds découfus ,
J'offre dix mors bien apperçus :
L'un fait voir un local environné par l'onde ,
Et l'autre un grain que la terre féconde ;
Celui-ci , ce qui vient au secours de la dent ,
Et celui-là n'offre qu'un sédiment ;
Cinq , plus petits , à leurs manières
Présentent la combinaison
De deux pronoms , d'un articie , d'un ton ,
De ce qu'on trouve entre les deux lifières ;
Je donne encore un instrument d'acier ,
L'anagramme de mon entier.
De me connoître il est facile ;
Je fus célébré par Virgile ;
D'une antique Cité le nom
Me donne le plus grand renom ;
Enfin , permets-moi de le dire ,
Je suis , adorable Thémire ,
Le symbole de ta candeur
Et l'emblème de ta douceur.

(Par M. R. . . . de Narbonne , Ancien
Capitaine d'Infanterie.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉTUDES de la Nature, par Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre.

... *Miseris succurrere disco.* *Ænéid.* Lib. 1.

A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR, chez Pierre-François Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins. 3 vol. in-12. fig. br. 10 liv. 1784.

LE principal objet de cet Ouvrage paroît être de défendre la Nature & la Providence contre les attaques de l'impiété, les objections de la témérité, les plaintes de l'ingratitude; l'Auteur, non-seulement établit en thèse générale, mais encore prouve dans le détail, par des raisonnemens précis & par des faits positifs, que la Nature avoit tout ordonné pour le mieux, & que la plupart de nos maux viennent des changemens que nous avons apportés à ses dispositions; ses grandes vûes de bienfaisance avoient embrassé la totalité des choses, & avoient proportionné par-tout les moyens à la fin; nos vûes étroites & bornées ne faisoient que des détails & des parties, sans en considérer les rapports & la chaîne, ont souvent sacrifié l'ensemble à ces détails, le tout à ces

parties, & n'ont souvent produit un bien particulier qu'aux dépens du bien général.

« Pour juger, dit-il, du spectacle magnifique de la Nature, il faut en laisser chaque objet à sa place, & rester à celle où elle nous a mis. C'est pour notre bonheur qu'elle nous a caché les loix de sa toute-puissance. Comment des êtres aussi foibles que nous en pourroient-ils embrasser l'étendue infinie? Mais elle en a mis à notre portée qu'il étoit plus utile & plus doux de connoître: ce sont celles qui émanent de sa bonté. Afin de lier les hommes par une communication réciproque de lumières, elle a donné à chacun de nous en particulier l'ignorance, & elle a mis la science en commun pour nous rendre nécessaires & intéressans les uns aux autres. Ainsi tout est lié dans la Nature. »

L'Auteur, en rendant compte de son Ouvrage, s'exprime ainsi :

« Descriptions, conjectures, apperçus, vûes, objections, doutes, & jusqu'à mes ignorances, j'ai tout ramassé..... m'écartant souvent à droite & à gauche, entraîné par mon sujet; quelquefois me livrant à une multitude de projets qu'inspire l'intelligence infinie de la Nature: tantôt me plaisant à m'arrêter sur des sites & des temps heureux que je ne verrai jamais; tantôt me jetant dans l'avenir vers une existence plus fortunée, que la bonté du ciel nous laisse entrevoir à

» travers les nuages de cette vie misérable...
 » J'ai donné à ces ruines le nom d'*Etudes*,
 » comme un Peintre aux esquisses d'un
 » grand tableau, auquel il n'a pu mettre la
 » dernière main. »

C'est en effet caractériser assez bien ce Livre, où il y a cependant, à travers cette confusion apparente, plus de méthode que l'Auteur ne paroît en annoncer.

La Nature ne fait rien d'inutile, & n'omet rien de nécessaire; en distribuant les différens êtres sur les divers points de la surface de la terre, elle avoit eu égard à toutes les convenances, elle avoit rapproché toutes les analogies; elle avoit placé à portée de l'animal l'aliment qu'il préfère, & qui lui fournit le plus convenablement sa subsistance; elle avoit placé l'arbre & la plante dans le sol & sous le ciel les plus favorables à leur végétation & à leur développement. On a souvent fait, soit dans le règne animal, soit dans le règne végétal, des transplantations qui n'ont pas réussi, quoiqu'on eût observé en apparence les principales analogies, celles du ciel & de la terre, du climat & du sol. On a vû les animaux & les plantes dégénérer & dépérir, quoique sous le même parallèle, dans un site à peu-près semblable, & dans une température très-peu différente; mais quelque circonstance locale avoit échappé: la prévoyance de l'homme n'est pas celle de la nature; en transportant l'animal, on n'avoit pas su transporter avec lui l'aliment

qui lui étoit propre , on n'avoit pas su rendre au végétal quelque circonstance essentielle , - quelque avantage nécessaire que la Nature lui avoit ménagé dans le climat où elle l'avoit fait naître; la plante séchoit & languissoit , les animaux dépérissoient : « on » les voyoit toujours inquiets , la tête baissée , gratter la terre , & lui redemander la » nourrice qu'ils avoient perdue. Une herbe » eût suffi pour les calmer , en leur rappelant les goûts du premier âge , les vents » qui leur étoient connus , les fontaines & » les doux ombrages de la patrie. »

C'est ainsi que l'Auteur montre toujours la supériorité de la Nature sur l'art ; l'une est l'ouvrage de Dieu , l'autre celui des hommes ; la Providence seroit toujours , non-seulement justifiée , mais admirée , si ses desseins nous étoient mieux connus.

Mais ce soin de justifier ce qui n'a nul besoin de justification , & de répondre à toutes les objections , a aussi son inconvénient , parce que si on se méprend au choix des raisons , si on en allègue ou de fausses ou d'insuffisantes , les adversaires triomphent , & l'objection semble se fortifier de toute la foiblesse de la réponse. Celui qui adore en silence , qui respecte ce qu'il ne peut pas expliquer , & qui s'en rapporte en tout à la sagesse de la Nature , ne donne point prise sur lui. La foiblesse de nos lumières n'autorise que trop son silence & sa retenue ; mais celui qui discute & raisonne s'engage à

avoir raison, & on a droit d'exiger qu'il l'ait. L'Auteur n'est point effrayé de l'objection tirée de l'existence du mal tant physique que moral, objection qui a paru être l'écueil de tous les raisonneurs; il l'attaque de front, & souvent avec succès, il l'a fait dans tous les détails. On demande, par exemple, pourquoi il y a des bêtes carnacières; il répond qu'elles sont fort nécessaires, & que sans elles, la terre seroit infectée de cadavres. Si on demande pourquoi des cadavres, pourquoi la mort? L'Auteur répond avec avantage que la mort est nécessaire & qu'elle n'est point un mal; mais si on demande pourquoi la voracité carnacière ne se borne point aux cadavres, pourquoi elle s'exerce sur des corps vivans? L'Auteur ne pourra soutenir qu'une douleur violente, qu'une mort cruelle, telle qu'on l'éprouve quand on est déchiré vivant par une bête féroce, ne soit un grand mal pour un être sensible. Il a vû la difficulté, & il fait des efforts ingénieux, mais pénibles & insuffisans, pour persuader qu'à la faveur de certains adoucissens ménagés par la Nature, cette mort n'est pas aussi douloureuse qu'on le pense.

Au surplus, quand je ne résoudrois pas cette difficulté, dit il, « il ne faudroit pas
 » accuser la Nature de cruauté, parce que
 » je manquerois de lumières.... La volonté
 » de Dieu, dit il ailleurs, est l'*ultimatum* de
 » toutes les connoissances humaines.

« Hélas, dit il encore, les biens nous ont

« été donnés en commun, & nous n'avons
 « partagé que les maux. Par-tout l'homme
 « manque de terre, & le globe est couvert
 « de déserts. *L'homme seul est exposé à la*
 « *famine.* » Ce mouvement est beau, &
 montre une âme sensible; mais nous ne sau-
 rions accorder cette dernière assertion: que
 l'Auteur demande à tous les Naturalistes, si
 les bêtes carnacières ne sont jamais exposées
 à la famine; qu'il demande à tous les chas-
 seurs, à tous les payfans si la neige de 1784,
 en couvrant si long-temps la terre, & en
 dérochant au gibier sa nourriture, n'en a pas
 fait périr de faim une grande partie.

L'Auteur, par une suite de son système,
 prend la défense du tonnerre; il est néces-
 saire, dit-il, au rafraîchissement de l'air
 dans les chaleurs de l'été. Il observe que
 dans le beau cantique où Daniel invite tous
 les Ouvrages du Seigneur à le louer, il ap-
 pelle les tonnerres & les éclairs:

Benedicite fulgura & nubes Domino.

& qu'il ne nomme point les fléaux, tels que
 la grêle. L'Auteur a raison dans le fait qu'il
 allègue; mais il n'attache pas sans doute une
 grande valeur à cet argument; car il verroit
 que dans le Pseaume 148, où le Roi Pro-
 phète inv te de même toute la Nature à
 louer le Seigneur, il nomme la grêle, &
 n'exclut point les êtres malfaisans.

*Laudate Dominum de terrâ: DRACONES
 & omnes abyssi.*

Ignis, GRANDIO, nix, glacies, spiritus
 E vj

procellarum ; quæ faciunt verbum ejus.

Dans les pays où il y a des lions , dit l'Auteur , il y a des races de chiens capables de les combattre corps à corps. Le fait est-il bien constant ? Il parle à ce sujet d'un chien de cette espèce qui fut donné à Alexandre par un Roi d'Albanie. « Soudain le » Roi Alexandre , dit un vieux Traducteur de Pline , où ce fait est rapporté , Livre 8 , Chap. 40 , » lui fit bailler un lion , lequel » fut incontinent mis en pièces par ce chien. » Après cela , il fit lâcher un éléphant , où » il prit le plus grand plaisir qu'il eût onc- » ques ; car le chien , du commencement se » hérissant , commença à tourner & ja- » per contre l'éléphant , puis le vint assaillir , » sautant deçà & delà , avec les plus grandes » ruses qu'on pourroit imaginer ; mainte- » nant l'assaillant , maintenant se couchant » deçà & delà , de sorte qu'il fit tant tour- » ner & virer l'éléphant , qu'il le contraignit » de tomber , faisant trembler la terre du » fait qu'il print , & le tua. »

Je doute , ajoute l'Auteur , que ce chien descendît de la même race que les bichons.

Mais ne pourroit-on pas pousser le doute plus loin , & aller jusqu'à douter que ce merveilleux chien ait existé , ou qu'il ait fait toutes ces merveilles ?

Nous ne pouvons douter du fait suivant , puisqu'il est arrivé à l'Auteur , qui le rapporte à l'appui de l'idée où il est , que l'influence des contrastes en amour à un pou-

voir sans bornes; & qu'en voyant l'amant, on peut faire le portrait de l'objet aimé sans l'avoir vû.

« Dans une ville où j'étois tout-à-fait
 « étranger, dit-il, un de mes amis me mena
 « voir sa sœur, Deinoiselle fort verueuse,
 « & il m'apprit en chemin qu'elle avoit une
 « passion. Quand nous fûmes chez elle, la
 « conversation s'étant tournée sur l'amour,
 « je m'avisai de lui dire que je connoissois les
 « loix qui nous déterminoient à aimer, &
 « que je lui ferois, si elle vouloit, le por-
 « trait de son amant, quoiqu'il me fût tout-
 « à-fait inconnu. Elle m'en défia. Alors,
 « prenant l'opposé de sa grande & forte
 « taille, de son tempérament & de son ca-
 « ractère, dont son frère m'avoit entre-
 « tenu, je lui dépeignis son amant petit,
 « peu chargé d'en bonpoint, aux yeux bleus,
 « aux cheveux blonds, un peu volage, ai-
 « mant à s'instruire.... Chaque mot la fit
 « rougir jusqu'au blanc des yeux, & elle se
 « fâcha fort sérieusement contre son frère,
 « en l'accusant de m'avoir révélé son secret.
 « Il n'en étoit cependant rien, & il fut tout
 « aussi étonné qu'elle. »

Si la théorie de l'Auteur sur ce point n'étoit jamais en défaut, ce seroit l'explication de ces nœuds secrets, de ces sympathies, de ces rapports inconnus, de ce je ne sais quoi qu'on ne pouvoit expliquer.

« Que d'autres étendent (n'est-ce pas
 « plutôt reculent) les bornes de nos scien-

« ces, je me croirai plus utile si je peux
 « fixer celles de notre ignorance. »

En effet, le vrai savoir consisteroit à tracer avec précision la ligne de démarcation entre le connu & l'inconnu, bien plus qu'à faire des systèmes arbitraires sur l'inconnu.

L'Auteur abonde en idées philosophiques, vastes, neuves ou exprimées d'une manière nouvelle, animées d'un sentiment tantôt vif, tantôt profond. Telles sont plusieurs de celles que nous allons citer.

« Si les hommes vivoient en paix, toutes
 « les mers seroient naviguées, toutes les
 « terres seroient parcourues, toutes les pro-
 « ductions en seroient ramassées. Des voya-
 « geurs étrangers, attirés chez nous par la
 « douceur de nos mœurs, ne tarderoient
 « pas à donner à notre hospitalité les secrets
 « de leurs plantes, de leur industrie & de
 « leurs traditions, qu'ils cachent toujours
 « à notre commerce ambitieux. C'est parmi
 « les membres de la vaste famille du genre-
 « humain que sont épars les fragmens de
 « son histoire.

« La Nature, qui avoit fait l'homme pour
 « aimer, lui avoit refusé des armes; & il
 « s'en est forgé pour combattre ses sembla-
 « bles.... L'Histoire de la Nature n'offre que
 « des bienfaits, & celle de l'homme que
 « brigandage & fureur. Ses Héros sont ceux
 « qui se sont rendus les plus redoutables.
 « Par-tout il méprise la main qui file ses
 « habits & qui laboure pour lui le sein de

» la terre. Par-tout il estime qui le trompe,
 » & révère qui l'opprime. Toujours mécon-
 » tent du présent, il est le seul être qui re-
 » grette le passé & qui redoute l'avenir. La
 » Nature n'avoit donné qu'à lui d'entrevoir
 » qu'il existât un Dieu, & des milliers de
 » religions inhumaines sont nées d'un sen-
 » timent si simple & si consolant. Quelle
 » est donc la puissance qui a mis obstacle à
 » celle de la Nature? Quelle illusion a égaré
 » cette raison merveilleuse d'où sont sortis
 » tant d'arts, excepté celui d'être heureux?

» Les riches & les puissans croient qu'on
 » est misérable & hors du monde quand on
 » ne vit pas comme eux; mais ce sont eux
 » qui, vivant loin de la Nature, vivent
 » hors du monde.

» La bêche des esclaves a fait plus de
 » bien que l'épée des conquérans n'a fait de
 » mal.

» Quand la politique humaine attache sa
 » chaîne au pied d'un esclave, la justice
 » divine en rive l'autre bout au cou du
 » tyran.

» La vertu régna dans Rome, & jamais
 » on ne lui éleva de plus dignes autels sur
 » la terre.... La couronne civique.... étoit la
 » plus illustre des couronnes.... parce qu'il
 » y a plus de gloire à sauver un seul Citoyen,
 » qu'à prendre des villes & qu'à gagner des
 » batailles. Elle étoit la même.... soit qu'on
 » eût sauvé le Général de l'Armée; ou un
 » simple Soldat; mais on ne l'eût pas ob-